

– Coup d’œil sur la situation économique du Monpazierois en 1900

Gabriel Gaillard

Avec le 19^e siècle le monde était entré dans une ère nouvelle, celle de la modernité. Les cent années écoulées avaient vu se réaliser plus de progrès techniques que l’humanité n’en avait accumulé au cours des millénaires qui la séparaient du néolithique.

La machine à vapeur qui permettait de faire fonctionner simultanément plusieurs mécanismes avait marqué le point de départ de l’industrialisation et une réalisation capitale entre toutes, le Chemin de Fer.

Puis les inventions, les innovations s’étaient succédées au cours du siècle et elles étaient légion si l’on en juge par les 400 000 brevets de découvertes qui furent déposés au cours du siècle, et parmi elles deux paraissent essentielles, la construction du premier moteur à explosion par le français Etienne Lenoir en 1860 et la domestication de l’usage de l’électricité en 1870. Deux découvertes qui ne furent pas immédiatement exploitées mais qui promettaient de profonds changements dans notre mode de vie en devenant les supports essentiels de tous les progrès ultérieurs.

Dans cette course au progrès toutes les régions de France n’allaient pas au même rythme, et le pays paraissait coupé en deux. Le Bassin Parisien, le Nord et une bonne partie des régions de l’Est avaient opéré des changements technologiques essentiels dans la fabrication des produits et mécanisé leur agriculture afin d’obtenir à grande échelle les productions devenues indispensables à leur industrie (sucre, lin, houblon).

Au Sud de la Loire un monde rural hanté par le souvenir des misères endémiques endurées jusqu’à des temps récents, comme c’était le cas pour le Périgord dont le Marquis de Fayolle écrivait dans les années 1830 que son état n’était pas meilleur que sous Louis XIV, persévérait dans la polyculture qui était le fait de cultiver sur une exploitation les diverses plantes permettant à une famille de subvenir aux exigences de la vie matérielle. A contrario de la tendance nationale, dans cette France du Sud l’agriculture restait l’élément majeur de l’économie et en un certain nombre de cantons du Périgord dont Monpazier, elle devenait l’élément exclusif de l’économie locale à la suite de la disparition du modeste tissu industriel constitué de petits ateliers parsemés sur diverses communes du canton.

Après la fermeture des verreries de Biron, puis des ateliers de tissage de laine et de chanvre situés dans la bastide, lesquels avaient reçu en 1778 la visite de François de Latapie contrôleur des manufactures qui se montra sensible à la misère qui sévissait à Monpazier en notant dans son rapport : « il y avait ce matin 300 pauvres dans la cour de l’archiprêtre ». Puis vint le tour des trois tanneries dont la dernière cessa de fonctionner vers 1880. Mais la perte la plus préjudiciable pour l’économie locale fut la disparition de l’industrie du fer concentrée sur les communes de Gaugeac et Vergt de Biron (depuis la fermeture au siècle précédent des forges de Capdrot et de Soulaures) consistant en une série de fours à la Catalane situés tout au long de la vallée du Soulouret qui se prolongeaient le long du Dropt pour aboutir à la Brame où se trouvait le haut fourneau, ce joyau de l’industrie locale qui employait une trentaine de personnes en 1870.

A partir de 1850 toute la métallurgie du Périgord connut une décadence rapide, résistant très difficilement à la concurrence de la grande industrie française avant de recevoir son coup de grâce lorsqu’en 1857 le gouvernement impérial autorisa l’entrée en franchise sur le sol français des fontes et aciers en provenance de l’étranger. La métallurgie périgourdine particulièrement florissante 200 ans auparavant allait quasiment disparaître en deux décennies. Seule la forge de Savignac Lédrier réussit à maintenir sa production de fonte au charbon de bois jusqu’en 1930. En Monpazierois, la forge de la

Brame subsista et le haut fourneau arrêta de produire la fonte au charbon de bois mais poursuivit la fabrication d'outillage agricole notamment et d'ustensiles de ménage en fonte en s'approvisionnant en *lingots* produits à la houille auprès des fonderies de Fumel. Son personnel ne fut plus alors que d'une dizaine d'ouvriers.

A la main d'œuvre privée de gagne-pain par la fermeture des forges s'ajoutait une autre main d'œuvre disponible provenant de la poussée démographique aboutissant à une augmentation de la population française de plus 22% au cours de ce premier demi-siècle. Avec 6103 habitants en 1850, soit plus de 1138 qu'en 1800 le canton de Monpazier atteignait son record de population et dépourvu de richesse autre qu'une agriculture dont les possibilités d'extension étaient quasiment inexistantes se trouvait confronté à un sous emploi chronique en raison du manque de terres disponibles.

Dépourvus de leur gagne-pain quelques ouvriers tentèrent de poursuivre l'exploitation des minières de la Bonnetie à Gaugeac, réputées pour la qualité de leurs produits et l'acheminèrent par tombereaux tirés par des bovins vers les fonderies du Périgord à Fumel, mais peu rémunératrice et épuisante pour les attelages l'expérience dura peu.

A partir de 1840 une volonté de progrès s'introduisit en Dordogne avec l'implantation de petites industries en des points rigoureusement sélectionnés par

Pour obtenir la suite de cet article il faut en faire la demande au GAM.

gammonpazier@yahoo.fr